

Les noms des signes du zodiaque dans l'espace arabo-turco-persan et méditerranéen

ROLAND LAFFITTE, SELEFA, Paris

Communication délivrée dans le cadre du III^e colloque international Emprunt linguistique dans l'espace turco-arabo-persan et méditerranéen, organisé par l'ERISM, l'INALCO, avec le concours de l'IFPO, l'Université de Damas et l'AUF, les 18-19 décembre 2005, Centre Rida Saïd, Damas.

Le fait d'évoquer les noms du zodiaque au Centre Ridha Saïd, à Damas, suffirait à justifier le choix de la nomenclature arabe comme point de départ de l'examen de cet étonnant objet culturel dont la pratique brillante par l'astrologie hellénistique dirige généralement les regards vers Alexandrie. Beaucoup pensent en effet que les Arabes héritèrent de leurs prédécesseurs grecs les noms du zodiaque.

Les zodiaques arabes

En fait, une comparaison rapide du zodiaque grec et du zodiaque arabe (voir TABLEAU I) révèle des différences notables entre eux. Le zodiaque grec étant connu, il n'est pas utile de s'y attarder pour l'instant (voir *infra*, pp. 11-12). Quant au zodiaque arabe, il est bon de souligner qu'il en existe plusieurs.

Le premier, qui mérite le qualificatif de zodiaque classique, est pratiqué continuellement depuis sa première attestation dans l'horoscope de fondation de la ville de Bagdad, tiré le 30 juin 762 par Abū l-Faḍl ibn Nawbaḥt en présence de Māšā'allāh ibn Sāriya et °Umar Ibn Farruḥān al-Ṭabārī¹. Certes, une partie des

¹ Ce fait est rapporté par Aḥmad ibn Ishāq al-Ya'qūbī dans son *Kitāb al-buldān*, *ap.* David Pingree, *The Fragments of the Works of Al-Fazārī*, *JNES*, vol. 29, n° 1, 1970, p. 104, et nous connaissons la nomenclature de ce zodiaque par les soins de l'encyclopédiste Abū Rayḥān Al-Bīrūnī, qui la mentionne dans son *Kitāb āṭār al-bāqiyya °ani l-qurūn al-ḥāliya*, *ca.* 1000, in Eduard Sachau, *Chronologie orientaler Völker von Albêrûnî*, Leipzig : F. A. Brockhaus, 1878, p. 270-271, et, pour la traduction, *The Chronology of Ancient Nations*, Londres : W.H. Allen, 1879, p. 262-263. Elle est confirmée par les listes de la fin du VIII^e s., notamment celle de Mālik ibn Anas, *ca.* 780, rapportée par °Abd al-Malik ibn Ḥabīb, *ca.* 820, *ap.* Paul Kunitsch, « °Abd al-Malik ibn Ḥabīb's *Book on the Stars* », *ZGAW*, Band IX, 1994, p. 161-194.

noms pourrait sembler être traduits du grec², comme الثور *al-tawr*, « le Taureau », السرطان *al-saraṭān*, « le Cancer », الأسد *al-asad*, « le Lion », الميزان *al-mīzān*, « la Balance », العقرب *al-^caqrab*, « le Scorpion », mais une autre partie, bien plus importante, présente des noms qui diffèrent totalement de ceux que nous connaissons chez les Grecs. Nous avons ainsi الحمل *al-hamal*, « l'Agneau mâle », là où le grec donne *Kpíos*, « le Bélier », الجوزاء *al-ġawzā'*, « la Médiane = Elgeuze », au lieu de *Δίδυμοι*, « les Gémeaux », السنبله *al-sunbula*, « l'Épi », en lieu et place de *Παρθένος*, « la Vierge », القوس *al-qaws*, « l'Arc », quand les Grecs écrivent *Toξότες*, « l'Archer », الجدي *al-ġady*, « le Chevreau », pour *Αιγόκερως*, « Aux cornes de chèvre », الدلو *al-dalw*, « le Baquet », au lieu de *Υδροχόεος*, « le Verseur d'eau », et الحوت *al-hūt*, « le Poisson » – au singulier – quand les Grecs ont *Ἰχθύες*, « les Poissons » – au pluriel –.

Le fait que la liste arabe n'est pas traduite du grec est confirmé par le fait que les auteurs arabes utilisèrent, en général à titre documentaire et au fil des textes astronomiques – ceci afin de désigner les constellations et non les signes zodiacaux –, les noms correspondants aux appellations grecques : ainsi الكبش *al-kabš*, « le Bélier », pour *Kpíos*, التوأمان *al-tawa'mān*, « les Gémeaux », pour *Δίδυμοι*, العذراء *al-^cadrā*, « la Vierge », pour *Παρθένος*, الرامي *al-rāmī*, « l'Archer », pour *Toξότες*, ساكب الماء *sākib al-mā'*, « le Verseur d'eau », pour *Υδροχόεος*, enfin السمكتان *al-Samakātān*, « les Poissons », pour *Ἰχθύες*. Cela signifie que, lorsque les Arabes bénéficièrent des traductions des textes grecs, la nomenclature zodiacale était déjà parfaitement établie.

C'est en effet dans la poésie préislamique que nous découvrons les premières traces des appellations arabes classiques. Ainsi pouvons nous lire, dans des textes datés de la seconde partie du VI^e siècle, قلب العقرب *qalb al-^caqrab*, « le Cœur du Scorpion »³, et الإكليل, « la Couronne »⁴, deux noms qui correspondent à des mansions lunaires et trahissent la connaissance de la constellation du *Scorpion*. Nous découvrons également الدلو *al-dalw*, « le Baquet »⁵, qui implique celle qui correspond, chez les Arabes, à celle du *Verseau*⁶. Et nous pouvons aussi rencontrer également, au début du VIII^e s., soit avant la fondation de Bagdad, نثرة الأسد *naṭra(t) al-asad*, nom d'une autre mansion lunaire, qui révèle la présence de la constellation du *Lion*. Cela prouve une chose : c'est que les Arabes pratiquaient dé-

² C'est notamment ce que pense Willy Hartner, « Mintiḳāt al-buruḏj », *Encyclopédie de l'Islam*, Leyde : J. Brill, t. VII, 1993, pp. 84-85.

³ On trouve ce nom chez Al-Aswād ibn Ya'fūr, ca 535-600, issu d'une branche d'une famille chrétienne d'Al-Ḥīra, les Tamīm, ap. Ibn Qutayba, *Kitāb al-anwā'*, éd. Mohammad Hamidullah & Charles Pellat, Hyderabad : The Dāīratu 'l-mā'rifī 'l-^cosmania/Osmania Oriental Publications Bureau, respectivement, § 83, p. 71.

⁴ Voir Jirān al-^cūd, poète de la tribu des Naġd, actif à la fin du VI^e s. et peut être au début VII^e s., ap. Ibn Qutayba, *ibid.*, § 82, p. 69.

⁵ Ce nom est attesté chez 'Adī bin Zayd al-'Ibādī, né en 550, lui aussi issu des Tamīm, ap. Ibn Qutayba, *ibid.*, § 64, p. 51, ainsi que chez Bišr ibn Abī Ḥāzīm ibn 'Awf, un poète des Banū Asad, tribu d'Arabie voisine des Tamīm, ap. Ibn Qutayba, *ibid.*, § 93, p. 82.

⁶ Voir Dū l-Rumma, ap. Ibn Qutayba, *ibid.*, § 68, p. 54.

jà, avant l'irruption de l'Islam, une division de l'écliptique selon le système des mansions lunaires – au du moins selon une ébauche du système que nous connaissons par les textes classiques à partir du début du X^e siècle –, et que la nomenclature des mansions suppose la pratique d'un parcours de cette zone de la sphère céleste à travers un système de figures zodiacales parfois différentes des constellations grecques dans la forme comme dans l'appellation.

Notons que dans l'époque précédente, fin IV^e s./début du VI^e s., des documents sudarabiques nous apprennent que le Yémen connaissait un zodiaque dont la partie connue à ce jour suffit pour affirmer qu'il diverge également du grec de façon significative (voir également TABLEAU I). Comme dans le zodiaque arabe classique, la *Vierge* est indiquée par *šubiltān*, « l'Épi », tandis que des noms inédits nous étonnent : *ḥazyān*, « la Flèche », pour le *Sagittaire* et *asārān*, « le Cordon », pour les *Poissons*⁷. Il faut donc chercher, à l'origine des zodiaques arabes, des pistes autres que le legs hellénistique.

Mais auparavant, considérons les zodiaques qui ont hérité de la nomenclature arabe.

Les zodiaques iraniens

Même si nous nous limitons à la liste pahlévie et aux listes persanes que nous pouvons comparer sur le TABLEAU II, les zodiaques iraniens sont très variés.

Les Iraniens ont hérité du zodiaque classique arabe, en raison de leur familiarité avec la langue arabe : ils pratiquent donc les noms arabes classiques, naturellement privés de l'article *al-* et parfois sujets à une transcription différente : 1. *ḥamal*, 2. ثور *sawr*, 3. جوزا *ḡawzā*, 4. سرطان *saratān*, 5. أسد *asad*, 6. سنبله *sonbole*, 7. ميزان *mīzān*, 8. عقرب *ʿaqrab*, 9. قوس *qaws*, 10. جدي *ḡady*, 11. دلو *dalw*, et 12. حوت *ḥūt*. Mais à côté de cette liste que nous trouverons habituellement dans les traités astrologiques, nous rencontrons, dans la littérature, les noms arabes traduits du grec : ainsi توأمان *tawa'mān* pour les *Gémeaux*, عذرا *ʿadrā* pour la *Vierge*, رامي *rāmī* pour *Sagittaire*, ou inspirés des traductions du grec comme ساكب *sākib* pour le *Verseau*. Nous avons également سمكه *samake* pour les *Poissons*⁸.

⁷ Voir à ce sujet Roland Laffitte, « Quelques noms de signes du zodiaque sudarabique », *Matériaux arabes et sudarabiques*, GELAS, Paris, nouvelle série, n° X, 2002, pp. 159-173, et « Sur le zodiaque sudarabique », *Arabia*, IREMAM, Aix-en-Provence, et ISIAO, Rome, n° 1, pp. 77- 87, et pl. 9-11, p. 214-216.

⁸ La liste des noms arabes classiques et celle des noms arabo-persans, c'est-à-dire des noms persans dérivés de l'arabe, ont été établies à partir des différentes entrées données par Francis Steingass, *A Comprehensive Persian-English Dictionary*, London : Routledge & K. Paul, 1892, reprint Beirut : Librairie du Liban, 1975 ; de la liste proposée par David Neil Mackenzie dans « Constellations », *Encyclopedia Iranica*, publiée sous la dir. d'Ehsan Yarshater, Costa Mesa (California) : Mazda Publishers, 1993, t. VI, pl. 16, p. 148 ; ainsi que des documents de Amīr Ḥosrow Dehlāvi mentionnés *infra*. Elle ne prétend nullement à l'exhaustivité.

Plus intéressante encore est une autre liste de noms persans, laquelle dérive d'une vieille liste pahlavie⁹ figurant déjà dans un chapitre cosmologique du *Bundahišn*, la grande encyclopédie écrite en pahlévi au début de l'ère islamique mais qui reprend des données largement antérieures à cette époque (voir encore le TABLEAU II). Dans la liste persane en effet¹⁰, le *Bélier* pahlavi, *warrag*, devient *بره barra*. Pour le *Sagittaire*, le persan est *کمان kamān*, « l'Arc », là où le pahlavi voyait *nēmasp*, « le Demi-cheval ». Le pahlévi *wahīg*, « le Chevreau », cède la place à *بز boz*, de même signification, et *dōl*, « le Baquet », n'a pas de mal à se reconnaître dans le terme arabe *دلو dalw*. Quant aux autres noms persans, ils représentent une évolution linguistique normale des termes pahlévis. Ainsi *kāv*, « le Taureau », devient *گاو gāv*, *dō-pahikar*, « les Deux figures », se transforme en *پیکر دو do-paykar* pour les *Gémeaux*, *karzang*, « le Crabe », évolue en *خرچنگ harčang*. Pour *šagr*, « le Lion », on trouve ensuite *شیر šīr*, tandis que *hošag*, « l'Épi », cède place à *خوشه hoša*, « la Vierge », *tarāzūg*, « la Balance », se mue en *ترازو tarāzū*, *gazdum*, « le Scorpion », en *گژدم každom*, et *māhīg*, « le Poisson », en *ماهی māhī*¹¹.

La grande originalité de la nomenclature zodiacale persane n'est non seulement de posséder trois listes concurrentes, l'arabe, la gréco-arabe et une liste propre aux langues iraniennes. Elle vient aussi de ce qu'on peut faire appel, dans le même document, à des appellations venant indifféremment de l'une ou l'autre liste et même d'utiliser, pour chaque signe, des synonymes des noms classiques. Je fournirai deux exemples pour illustrer mon propos :

Le premier est un document de la littérature médiévale classique, un texte de Amīr *Hosrow Dehlavī*¹², d'où nous pouvons extraire la liste suivante : 1. *بره barra*, 2. *تور tawr*, 3. *دو پیکر do-paykar*, 4. *پنج پائی paṅg pāy*, 5. *شیر šīr*, 6. *سنبله*

⁹ Enrico E. Rfaelli a récemment édité ce texte en pahlévi et en donne une traduction dans *L'Oroscopo del mondo, il tema di nascita del mondo del primo uomo secondo l'astrologia zoroastriana*, Milano : Mimesis & Simory, 2001. Les transcriptions sont tirées de cet ouvrage, mais elles se trouvent également dans David N. Mackenzie, « Constellations », *loc. cit.*, ou dans David N. Mackenzie, *A Concise Pahlavi Dictionary*, New York-London : Rutledge, 1970, s.v. *sq.*

¹⁰ Les noms des signes persans autochtones figurent chez Al-Bīrūnī qui les présente dans son *Kitāb al-āṭār al-bāqīya*, les noms du zodiaques dans plusieurs langues : l'arabe, le grec, le persan, le syriaque, l'hébreu, le sanscrit et le chorasmien, texte arabe, *op. cit.*, p. 193, et traduction anglaise, *op. cit.*, p. 173.

¹¹ Voici la liste des noms zodiacaux en chorasmien – soit une langue moyen-perse très proche du sogdien – que nous présente Al-Bīrūnī dans son *Kitāb al-āṭār al-bāqīya*, avec leur translittération : 1. *ورن <wrn>*, 2. *غاو <gaw>*, 3. *ادوبچرقريك <adubčrqrkyk>*, 4. *خرچنگ <hrčnk>*, 5. *صرغ <šrg>*, 6. *ووقيك <wwqyk ?>*, 7. *ترازك <trzuk>*, 8. *درمچيك <drmčyk>*, 9. *ذنيك <ḏnyk>*, 10. *ثرنيك <trnyk>*, 11. *دور <dur>* et 12. *كيب <kyb>*, *ibid.* On reconnaît, dans cette énumération, des noms très proches de la liste pahlévie pour les cinq premiers signes, puis pour le 7^{ème} signe, soit la *Balance*, et le 11^{ème}, soit le *Verseau*.

¹² Il s'agit d'un texte de Amīr *Hosrow Dehlavī* (1253-1325), présenté par Alain Richard dans le cadre de l'atelier *Science et Littérature* organisé par *Mondes iranien et indien*, CNRS, Paris, le 9 décembre 2005 : « The Coronation of Sultān Ghiyāth al-Dīn Tughluq, the Ghāzī, whose throne is as high as that of Afrīdūn and Iskandar », in Sayyid Samad Husain Rizvi, « Amīr Khusraw and Astrology », *Hamdard Islamicus*, Hamdard University, Karachi (Pakistan), vol. v, n° 1, Spring 1982, pp. 88-89.

sonbole, 7. ترازو *tarāzū*, 8. عقرب, ^c*aqrab*, 9. قوس *qaws*, 10. بز *boz*, 11. دلو *dalw*, et 12. ماهی *māhī*. Dans cette liste composite, cinq signes proviennent de la nomenclature arabe classique et sept portent des noms persans, parmi lesquels un synonyme *خرچنگ* *harčang*, à savoir پنج پائی *pañ pāy*. Dans un autre texte du même auteur, les termes قوس *qaws* et کمان *kamān*, « l'Arc », sont utilisés de façon concomitante pour le *Sagittaire*¹³, ce qui prouve bien la grande liberté dont font preuve les auteurs persans pour désigner les signes zodiacaux.

Le second document est un horoscope moderne pris de la toile¹⁴, où nous pouvons lire la liste suivante : 1. بره *barra*, 2. گاو *gāv*, 3. دو قلوها *do-qalūha*, 4. خرنج *harčang*, 5. شیر *šīr*, 6. سنبله *sonbole*, 7. ترازو *tarāzū*, 8. عقرب, ^c*aqrab*, 9. کمان *kamān*, 10. بز *boz*, 11. ظرف آب *zaraf āb*, et 12. ماهی *māhī*. On y remarque que huit des douze appellations proviennent la liste persane autochtone : il s'agit des signes 1, 2, 4, 5, 7, 9, 10 et 12 ; que deux appartiennent à la liste héritée des Arabes : il s'agit des signes 6 et 8 ; et qu'enfin deux appellations présentent une originalité par rapport aux listes que nous avons déjà fournies : 3. دو قلوها *do-qalūha* est un synonyme du classique persan دو بیکر *do-paykar*, et ظرف آب *zaraf āb*, « le gobelet à eau », un nom assez nouveau pour indiquer l'arabe دلو *dalū*.

Si nous mettons maintenant en vis-à-vis la liste pahlévie et la liste arabe classique, nous faisons une constatation assez surprenante : plusieurs signes s'expriment en effet par la description d'une figure qui s'éloigne de la grecque mais se met en résonance en arabe et en pahlévi. Il s'agit du signe du *Bélier* pour lequel l'arabe الحمل *al-ḥamal* et le pahlévi *warrag*, puis le persan بره *barra*, expriment « l'Agneau », de celui de la *Vierge* pour lequel le pahlévi *hōšag* – persan خوشه *huša* – montrent « l'Épi », de celui du *Sagittaire* pour lequel l'arabe الجدي *al-jady* et le pahlévi *wahīg*, puis le persan بز *boz*, signifient « le Chevreau », enfin de celui des *Poissons* – au pluriel – pour lequel l'arabe الحوت *al-hūt*, tout comme le pahlévi *māhīg* et le persan ماهی *māhī*, donnent à lire « le Poisson » – au singulier –. Ceci nous aiguille vers la recherche d'une origine commune mais non grecque.

Les zodiaques turcs

Mais avant d'explorer cette piste, considérons les zodiaques turcs qui dérivent, comme l'on pouvait s'y attendre, des listes arabes et persanes (voir TABLEAU III). Il existe bien une liste turque stable qui reprend la nomenclature arabe classique, liste que possède aussi la langue persane : 1. حمل *hamel*, 2. ثور *sevr*, 3. جوزا *cevzā*, 4. سرطان *seretān*, 5. أسد *esed*, 6. سنبله *sünbüle*, 7. میزان *mīzān*, 8. عقرب *akrep*, 9. قوس *kavs*, 10. جدی *cediy*, 11. دلو *dalv*, et 12. حوت *hūt*. On trouve néanmoins, en

¹³ C'est ce que nous pouvons remarquer dans un autre texte de Amīr Ḥosrow Dehlavī, présenté dans les mêmes conditions que le précédent, « Qualities of the planetary positions, Ascendant and the auspicious time when the two beneficts were together in one sign of the Zodiac », *Id.*, *ibid.*, p. 86.

¹⁴ Voir le site *iranmania.com*.

turc comme en persan, des textes où apparaissent d'autres appellations : certaines sont des emprunts aux noms arabes des constellations grecques, ainsi : *عزرا* *ʿazrā*, *رامي* *rāmī*, *ساكب* *sākib*, ou *السمكه* *semeke* ; d'autres sont des emprunts au persan : c'est le cas de *بره* *berre*, *كاو* *gyāw*, *دو پيكر* *du-peyker*, *خرچنگ* *ḥar-čeng*, *خوشه* *hūše* et, populairement, *hoša*, *ترازو* *terāzū* et, populairement, *terāzi*, enfin *ماهی* *māhi*, sans que l'on puisse affirmer que ces listes sont exhaustives¹⁵.

L'effort de turquisation de la langue, entrepris au XX^e siècle par Kamal Atatürk, a naturellement engendré une nouvelle nomenclature (voir encore TABLEAU III) dont il est évident qu'elle puise, mis à part quelques emprunts à l'arabe et au persan comme *Akrep*, « le Scorpion », ou *Terazi*, « la Balance », dans un patrimoine linguistique proprement turc¹⁶. Mais il est notable que les acceptions spécifiques de la liste arabe classique ou de la liste persane héritée du pahlévi s'y retrouvent. C'est le cas de *Yay*, « l'Arc », qui traduit l'arabe *القوس* *al-qaws* aussi bien que le persan *کمان* *kamān*, d'*Oğlak*, « le Chevreau », qui reprend l'arabe *الجدي* *al-jady*, tout comme le persan *بز* *boz*. Il en est de même pour *Kova*, « le Seau », qui correspond à l'arabe *الدلو* *al-dalw*, « le Baquet », enfin *Balik*, « le Poisson » – au singulier –, qui correspond aussi bien à l'arabe *الحوث* *al-ḥūt* qu'au persan *ماهی* *māhī*.

Aux sources des zodiaques arabes et pahlavi

Si nous revenons maintenant aux listes situées en amont des listes turques ottomanes, c'est-à-dire le zodiaque arabe classique et le pahlévi, et que nous nous interrogeons sur leur origine commune, que nous avons précédemment soupçonnée, quelques constatations nous fournissent de précieuses indications.

Tout d'abord, le nom pahlévi du *Verseau*, à savoir *dōl*, « le Baquet », qui existe aussi en arabe sous la forme *دلو* *dalw* nous fournit ici un indice heureux : le mot est en effet un vieux terme sémitique, déjà présent en vieux babylonien sous la forme *dālu*, « le baquet », et se retrouve dans les différents dialectes araméens¹⁷.

¹⁵ Les noms des signes turcs ottomans ainsi que leurs transcriptions sont tirés de James W. Redhouse, *A Turkish and English Dictionary*, Constantinople : The American Mission, 1890, reprint Librairie du Liban, Beirut, 1975, s.v. *sq.*

¹⁶ Les noms turcs modernes sont donnés par le *Büyük lûgat ve ansiklopedi*, İstanbul : Meydan, 1969-1976, s.v. « burç », t. II, p. 646.

¹⁷ Il n'est pas possible ici de suivre Philippe Gignoux quand il prend une direction diamétralement opposée en faisant dériver le syriaque *dawlā* du moyen-perse *dōl*, cf. « Les noms des signes du zodiaque en syriaque et leurs correspondants en moyen-perse et en mandéen », in « Mélanges Antoine Guillaumont », *Cahiers de l'Orientalisme* n° 20, Genève, 1988, p. 300. Pour Jonas C. Greenfield et Mikhael Sokoloff, ceci est très improbable – « very unlikely » –, cf. « An astrological text from Qumran (4Q318) and Reflections on Some Zodiacal Names », *Revue de Qumran*, Paris : Garalda, t. xvi, n° 64, déc. 1995, p. 515. Nous avons là au vrai une très vieille racine sémitique, cf. David Cohen, avec la coll. de François Bron et Antoine Lonnet, *Dictionnaire des racines*

Ensuite le nom arabe du *Cancer*, à savoir السرطان *al-saraṭān*, trahit à son tour son origine araméenne : la correspondance consonantique régulière entre l'araméen *sarṭanā*, qui indique « le crabe », devrait donner l'arabe السرطان *al-šaraṭān*, ce qui prouve bien qu'il s'agit non pas d'une forme arabe d'origine mais bien d'un emprunt à un dialecte araméen¹⁸.

Et s'il fallait maintenant trouver une preuve d'un lien existant, à l'intérieur même de notre sujet d'étude, entre le pahlévi et l'araméen, il suffirait de mentionner la découverte relativement récente d'une amulette datée des VI^e/VII^e siècles portant les signes du zodiaque en syriaque et ayant appartenu à une femme du nom perse de *Xvar-veh-zād* : elle présente cette particularité que le nom du *Scorpion* y est le terme pahlévi, soit *gazdum*, écrit en caractères syriaques¹⁹.

Voilà qui nous achemine vers l'examen des zodiaques araméens.

Les zodiaques araméens

On peut classer les zodiaques araméens en deux grandes familles : l'une occidentale, l'autre orientale²⁰.

Le prototype de zodiaque occidental est celui de Ḥirbat Qumrān, découvert dans un des manuscrits de la mer Morte et qui doit dater de la fin du I^{er} siècle avant notre ère. Écrit en araméen littéraire moyen, il pourrait bien remonter à une époque antérieure et présente la nomenclature suivante²¹ : 1. *dikrā*, « le Bélier », 2. *tōrā* « le Taureau », 3. *tā'ōmayyā*, « les Jumeaux », 4. *sarṭānā*, « le Crabe », 5.

sémitiques ou attestées dans les langues sémitiques, fasc. IV, Paris : Peeters, 1993, p. 262, s.v. « DLW/Y » : elle est attestée dès le vieux babylonien, soit la 1^{ère} moitié du II^e mil. av. J.C., et l'on trouve *dālu* avec le même sens de « baquet » dans le moyen-assyrien et le babylonien moyen, donc dès la seconde moitié du II^e mil. av. J.C., CAD D, s.v. « dālu », pp. 56-57. Quand à l'araméen *dōlā*, il existe dans l'araméen littéraire moyen comme cela ressort de la liste zodiacale de Ḥirbat Qumrān, cf. Jonas C. Greenfield et Mikhael Sokoloff, *loc. cit.*, p. 507-529.

¹⁸ Ce nom se relie en effet à la racine sémitique *SRT*, « égratigner, déchirer, etc. » qui donne en syriaque *sareṭ* « blesser, piquer » et en arabe *šaraṭa* « inciser, scarifier ».

¹⁹ Cette amulette, référencée Paris, BnF, syr. 400, fut révélée au public grâce au travail de Philippe Gignoux qui l'édita et le traduisit en 1987. Présentant une écriture *estrangelā* non vocalisée, elle pourrait, selon son éditeur, dater des VI^e/VIII^e siècles, c'est-à-dire à la fin d'une époque – que Joseph Naveh et Shaul Shaked estiment aller du IV^e ou VI^e siècle – où fleurissait justement le genre d'objets inscrits d'incantations magiques qu'elle recèle, cf. Joseph Naveh & Shaul Shaked, *Amulets and Magic Bowls, Aramaic Incantations of Late Antiquity*, Leyde : E. J. Brill, 1985.

²⁰ Roland Laffitte, « Les Noms sémitiques des signes du zodiaque, de Babylone à Bagdad », *Comptes Rendus du GLECS*, t. XXXIV, 2003, pp. 97-118. Pour ce qui est des transcriptions des noms syriaques, le choix a été fait pour une translittération, qui ne tient donc pas compte par conséquent des consonnes *bgdkpt*, mais transformée et adaptée, dans un but de cohérence, avec les transcriptions de l'arabe et du persan utilisées dans cette étude.

²¹ Jonas C. Greenfield & Michael Sokoloff, « An astrological text from Qumran (4Q318) and Reflections on Some Zodiacal Names », *Revue de Qumran*, Paris : Garalda, t. XVI, n° 64, déc. 1995, pp. 507-529.

aryā, « le Lion », 6. *btūltā*, « la Vierge », 7. *mōznayyā*, « la Balance », 8. *°aqrab*, « le Scorpion », 9. *qaštā*, « l'Arc », 10. *gadyā*, « le Chevreau », 11. *dōlā*, « le Baquet », et 12. *nūnayyā*, « les Poissons » (voir TABLEAU IV). Outre le fait que le zodiaque hébraïque en semble dérivé en grande partie²², nous retrouvons ces appellations chez Sévère Sebokht (VII^e s.) et dans quantité de listes syriaques, de Job d'Édesse (IX^e s.) à Bar Hebraeus (XIII^e s.). Les voici : 1. *dekrā*, 2. *tawrā*, 3. *tā'mē*, 4. *sartānā*, 5. *aryā*, 6. *btūltā*, 7. *massātā*, 8. *°eqarbā*, 9. *kaššātā*, 10. *gadyā*, 11. *dawlā*, et 12. *nūnē*. Quelques particularités sont tout de même à signaler : tout d'abord le *Bélier* possède un second nom : *emrā*, « l'Agneau », de même que la *Vierge*, également nommée *šebeltā*, « l'Épi », doublets dont nous allons avoir sous peu l'explication. Et puis il y a ce curieux *kaššātā*, qui consiste en une transformation de *qaššātā*, « l'Archer », par métathèse des consonnes emphatiques²³.

Quant aux zodiaques orientaux, le premier connu est celui qui apparaît en syriaque chez Bardesane d'Édesse, au tout début du III^e siècle è.c.²⁴. Sa liste, qui nous est connue par ses disciples puis par Sergius de Re'sh °Aynā (VI^e s.), présente des différences notables avec la précédente. Trois signes possèdent des noms exprimant des idées proches : le *Bélier* est *emrā ḥāsen*, « l'Agneau fort », quand nous avons *emrā* tout court, « l'Agneau », et *dikrā*, « le Bélier », chez Sévère Sebokht, les *Gémeaux* sont *tren šalmē*, « les Deux figures », et non *tā'mē*, « les Jumeaux »,

²² Si ce zodiaque est attesté par un document de Ḥirbat Qumrān daté du milieu du I^{er} siècle de notre ère, ce dernier ne nous livre qu'un seul signe, à savoir *šōr*, « le Taureau », et il faudra attendre le IV^e siècle pour rencontrer la liste complète des noms, notamment sur les mosaïques de la synagogue d'Al-Ḥamma / Hammath Tiberias, cf. Roland Laffitte, « Les noms sémitiques... », *loc. cit.*, pp. 98-99. Sa simple lecture révèle entre les noms hébraïques et ceux de Ḥirbat Qumrān une parenté manifeste : *talē*, *šōr*, *tā'ōmim*, *sartān*, *aryē*, *bātulah*, *mōznayim*, *°aqrab*, *qešet*, *gādī*, *dālī* et *dagīm*. On y retrouve normalement les correspondants hébraïques des noms araméens, sauf dans deux cas : celui de *talē* qui traduit l'araméen *emmerā*, « l'Agneau » et remplace *dikrā* « le Bélier », et celui de *dagīm*, « les Poissons », qui est la traduction hébraïque de l'araméen *nūnyyā*.

²³ Un des arguments pour en faveur de la lecture *qaštā*, « l'Arc », et non *qaššātā*, « l'Archer », pour le nom araméen ܩܫܬܐ porté par le *Sagittaire* dans la liste de Ḥirbat Qumrān, est la transcription grecque du nom hébraïque – qui est, selon toute vraisemblance, dérivé de ce terme –, donnée par Épiphane, lequel écrit sans équivoque *keset*, cf. *Epiphanius Anchoratus und Panarion Haer. 1-33*, vol. I, éd. Karl Holl, Leipzig, J. C. Hinrichs'esche Buchhandlung, 1915, § 16, pp. 211-212, et pour la traduction, Frank Williams, *The Panarion of Epiphanius of Salamis, Book I (sects 1-46)*, Leyde : E. J. Brill, 1987, p. 40. Cependant, en ce qui concerne le nom du nom ܩܫܬܐ de la liste de Sévère Sebokht, toutes les vocalisations ultérieures indiquent bien *kaššātā* et non *keštā*, cf. notamment Bar Ḥšo Bar °Alī, *The syriac-arabic glosses*, edited by Richard J. H. Gottheil, *Memorie della R. Accademia Nazionale dei Lincei - Classe di scienze morali storiche e filologiche*, Roma : tip. della Accad. Naz. dei Lincei, pars II, 1928, p. 306, suivi en cela par Bar Bahlūl, cf. le *Lexicon syriacum auctore Hassano Bar Bahlule*, ed. Rubens Duval, Paris : e reipublicae typographeo, 1898-1901, t. I, col. 926-927.

²⁴ Bardesane, en syriaque Bar Dayṣān, 154-222, employait une liste que son célèbre *Livre des lois des pays* ne nous livre hélas pas entièrement, cf. François Nau, éd. syriaque, Paris : Paul Geuthner, 1931, 2^e éd., p. 21, 24 & 25, et pour la traduction française, Paris : Paul Geuthner, 1899, pp. 47, 51 & 53. Cette liste nous est toutefois rendue par ses disciples, cf. J. P. N. Land, *Anecdota syriaca*, t. I, Rotterdam, 1862, réimpr. Osnabrück : Biblio Verlag, 1989, p. 32.

la *Balance*, *qenšalmā*, « le Fléau juste », au lieu de *mōznayyā* ou *massātā* « la Balance », respectivement à Ḥirbat Qumrān ou chez Sévère Sebokht. La *Vierge* est rendue par *šebeltā*²⁵, « l'Épi », tandis que Le *Sagittaire* est *šalmā rabbā*, « la Grande Figure », et non *kaššātā*, « l'Archer ». Nous remarquons enfin *nūnā*, « le Poisson », – un singulier par conséquent – alors que le *nūnayyā* de Ḥirbat Qumrān et le *nūnē* de la liste de Sebokht sont un duel et un pluriel.

Ce qui autorise à parler de zodiaques syriaques orientaux (voir toujours le TABLEAU IV), est le fait que des particularités comme *tren šalmē*, *qenšalmā* ou *šalmā rabbā* ne se retrouvent pas du tout dans les listes syriaques occidentales. La présence de noms comme *emrā* (*hasen*) ou *šebeltā*, employés de façon exclusive pour les signes correspondants dans les textes syriaques orientaux, ont influencé en revanche, ainsi que nous n'avons déjà vu dans le liste de Sévère Sebokht, les listes en syriaque occidental où ils sont utilisés conjointement à *dikrā* et à *btūltā*. Ajoutons que nous découvrons, dans d'autres listes écrites en syriaque oriental, de nouvelles appellations pour la *Balance*, comme *qanyā šalmā*²⁶ dont *qenšalmā* est une forme agglutinée, ou tout simplement *qanyā*²⁷, et, pour le *Sagittaire*, *qeštā*, « l'Arc »²⁸. Or ces formes originales se retrouvent dans un autre dialecte araméen, le mandéen, qui présente la liste suivante : 1. *umbarā*, 2. *tawrā*, 3. *šilmyā*, 4. *sartānā*, 5. *aryā*, 6. *šumbiltā*, 7. *qaynā*, 8. *arqabā*, 9. *hiṭyā*, 10. *gadyā*, 11. *dawlā*, et 12. *nūnā*²⁹. On remarque d'emblée que *umbara*, « l'Agneau », correspond à l'appellation présente dans listes syriaques orientales, de même que *šilmyā*, « la Figure », à *tren šalmē*, et *šumbiltā*, « l'Épi », à *šebeltā* pour la *Vierge*. On peut également s'aperçoit que *qanyā*, mis pour la *Balance*, n'est autre que la métathèse de *qaynā*, « le Fléau », qui correspond au *qanyā* (*šalmā*) syriaque et que, toujours à l'instar des listes syriaques orientales, le signe des *Poissons* s'exprime par le singulier *nūna*. Il est donc licite de parler de parler de zodiaques araméens orientaux.

²⁵ La vocalisation normale est *šebeltā*, mais on trouve plus rarement *šebaltā*, cf. Bar^cAlī, p. 408.

²⁶ Bar^cAlī, *op. cit.*, p. 354.

²⁷ Bar Bahlūl, *op. cit.*, t. II, col. 1809.

²⁸ *Id.*, *ibid.*, col. 1855.

²⁹ On ne respectera ici les transcriptions données par Ethel Stefana Drower dans *The Book of the Zodiac, Sfar malwašia*, éd. et trad., Londres : The Royal Asiatic Society, 1949, *passim*, que l'on retrouve dans ou dans Ethel Stefana Drower & Rodolph Macuch, *A Mandaic Dictionary*, Oxford : Clarendon Press, 1963, s.v. *sq.* Pour des raisons de cohérence avec les transcriptions faites de l'araméen de Ḥirbat Qumrān et du syriaque, c'est en particulier une écriture défective qui a été retenue quand, à la différence de ces deux langues, le mandéen fait un usage systématique des *matres lectionis*.

Les zodiaques araméens orientaux, sources des listes arabe et pahlavie

L'examen des zodiaques araméens nous éclaire sur un premier point : certaines particularités découvertes dans le zodiaque arabe classique et le pahlavi, responsables de la diffusion de la nomenclature moderne dans l'aire arabo-turco-persane, existent déjà dans les zodiaques araméens. Il s'agit de figures originales pour les signes de la *Vierge*, du *Sagittaire*, du *Capricorne*, du *Verseau* et des *Poissons*.

Pour ce qui est du signe de la *Vierge*, son nom babylonien est *šubultu*, « l'Épi », et cette figure prend cette appellation de façon exclusive dans les zodiaques syriaques orientaux avec *šebeltā* et dans le mandéen avec *šumbiltā*. Et c'est bien cette manière de dénommer le signe que nous retrouvons d'un côté dans le pahlévi *hošag* et le persan خوشه *huša*, et de l'autre côté dans l'arabe السنبله *al-sunbula*, puis le persan *sombole*, le turc ottoman سنبله *sünbüle* et le turc moderne *Başak*, mais également dans le sudarabique *šubiltān* et le sanscrit *kanyā*.

Le nom arabe du *Sagittaire*, soit القوس *al-qaws*, qui a donné le persan قوس *qaws* et le turc ottoman قوس *kavs*, traduit par le turc moderne *Yay*, est directement relié à l'araméen *qastā*, que nous rencontrons aussi bien dans la liste de Hīrbat Qumrān qui a donné l'hébreu *qeset*, que dans des listes syriaques orientales sous le nom de *qestā*. Notons pour mémoire que ce n'est pas par « l'Arc » mais par *hītya*, « la Flèche », en mandéen et *hazyān* en sudarabique, que peut également s'exprimer ce signe.

En ce qui concerne le *Capricorne*, d'un côté l'arabe الجدي *al-jady*, qui a donné le persan جدی *ġady* et le turc ottoman جدی *cediy* et sa traduction moderne *Oğlak*, tout comme, de l'autre côté, le pahlévi *wahīg* et le persan *boz*, se relient tous à *gadyā*, « le Chevreau », qui est la seule appellation employée dans toutes les listes araméennes.

La figure du *Verseau*, qui apparaît comme « le Baquet » dans toutes les listes araméennes, soit *dōla* en araméen de Hīrbat Qumrān – d'où *dālī* en hébreu – , et *dawlā* dans les listes syriaques, se retrouve dans le pahlévi *dōl* ainsi que dans l'arabe الدلو *al-dalw*, lequel a donné le persan دلو *dalw* et le turc ottoman دلو *delv*, traduit en turc moderne par *Kova*, « le Seau ».

Quant à la manière d'exprimer le dernier signe du zodiaque par un poisson unique, que nous avons tant dans l'arabe الحوت *al-hūt*, qui a donné le persan حوت *hūt* et le turc ottoman حوت *hūt*, traduit aujourd'hui en *Balık*, on peut la mettre en rapport avec le *nūnā* des listes syriaques orientales et le mandéen, tandis que les listes araméennes occidentales, tant l'araméen de Hīrbat Qumrān que la liste de Sévère Sebokht offrent la figure familière d'un couple de poissons.

Il apparaît donc clairement que les traits originaux présentés par le zodiaque arabe, d'où dérivent une partie des noms persans modernes et des noms turcs ottomans, ainsi que par le zodiaque sudarabique, tout comme par le zodiaque pahlévi, qui est à l'origine de nombreux noms persans actuels, sont à mettre en rapport

avec ceux des zodiaques araméens orientaux, c'est-à-dire les listes syriaques orientales et la mandéenne. Pour ce qui est de la langue arabe, la personnalité des premiers poètes chez qui sont attestés les premières appellations des constellations zodiacales laisse présumer que la voie de pénétration privilégiée des noms du zodiaque est Al-Ḥīra, la capitale lakhmide³⁰. Pour ce qui est du pahlévi, nous avons vu que la première liste est attestée dans le *Bundahišn*. Certes, l'astronomie sassanide a intégré un certain nombre de résultats de l'astronomie hellénistique, notamment grâce aux traductions des ouvrages grecs aux temps d'Ardašīr I^{er}, de Šāpūr I^{er} et de son successeur au III^e siècle de notre ère, mais il saute aux yeux que la traduction des textes grecs s'est opérée dans un milieu qui nommait déjà le zodiaque par des appellations que la liste grecque n'a pu supplanter. Cette liste antique réalise-t-elle l'acclimatation en Perse sassanide des listes sémitiques ? Nous savons l'influence de l'araméen en Perse – celle-ci lui doit même l'écriture pahlévie –, mais il est difficile de dater l'époque où les listes furent importées. Si l'on tient compte du fait que l'Empire achéménide domina la Mésopotamie pendant plus d'un siècle après la naissance du zodiaque, qui se situe vers le milieu du V^e siècle avant notre ère, on peut supposer que les premières listes aient pu être connues en Perse par des écrits en langue babylonienne tardive. Or, en remontant à l'origine des noms araméens eux-mêmes, il est aisé de se convaincre que les appellations figurant dans ces deux types de listes remontent, dans la quasi-totalité des cas, à des noms akkadiens (voir toujours le TABLEAU IV) dûment confirmés par des documents. Il n'est pas nécessaire d'approfondir ici pas ce point qui est amplement traité par ailleurs³¹. Ceci étant, il est difficile d'établir avec certitude quelle langue a servi de truchement à l'introduction de la liste zodiacale en Iran³².

³⁰ Voir Roland Laffitte, « Les noms sémitiques », *loc. cit.*, p. 108-109, ainsi que *supra*, p. 2.

³¹ J'ai pu présenter une première collation des noms araméens avec les noms akkadiens dans une communication au GLECS, le 30 novembre 2000, publiée sous le titre, « Les noms sémitiques... », *loc. cit.*, p. 97-118. L'occasion me fut ensuite fournie d'apporter des précisions dans une communication intitulée « Sur l'origine du nom de la constellation de la Vierge », à la Société asiatique, le 9 novembre 2001, cf. *Journal asiatique*, Paris, t. CCIXII, n° 1 & 2, 2004, pp. 63-73 ; une autre intitulée « De Babylone aux Latins et aux Arabes : les noms de la constellation de la Balance », aux III^e Journées de L'Orient organisées par la Société asiatique et l'Université Michel Montaigne-Bordeaux 3, les 2-4 octobre 2002, et publiée dans « D'un Orient à l'autre. Actes des troisièmes journées de l'Orient », *Cahiers de la Société asiatique*, Nouvelle série, IV, Paris – Louvain, Peeters, 2005, pp. 323-338. L'examen de l'apographe, effectuée par Egbert von Weiher, du document d'Uruk W 224646, daté du début du IV^e siècle av. è.c., cf. *Spätbabylonische Texte aus Uruk* n° 43, *Ausgrabungen der Deutschen Forschungsgemeinschaft in Uruk-Waraka*, vol. 10, Berlin : Gebr. Mann Verlag, 1985, pl. 43, permet d'apporter des éléments nouveaux, par ailleurs présentés à plusieurs reprises : d'abord dans une communication au GLECS le 26 avril 2006 intitulée « Aux origines du zodiaque babyloniens : une nomenclature » ; ensuite dans une communication aux Journées d'Orient de la Société asiatique le 31 mai et 1^{er} juin 2006 intitulée « Sur l'origine babylonienne du signe du Bélier » ; et enfin dans l'article intitulé « Précisions sur l'origine des noms des signes du zodiaque », *Bulletin de la SELEFA* n° 7, 1^{er} semestre 2006, pp. 1-12.

³² Le seul indice que nous possédions – bien mince à vrai dire –, tient au fait que le terme utilisé en pahlévi pour le Capricorne, à savoir *wahīg*, littéralement « la Chevrete », se rapproche davan-

La question est encore plus difficile à trancher lorsqu'il s'agit du zodiaque sanscrit qui présente, avec les zodiaques araméen et pahlévi, une parenté sans surprise³³.

À l'origine zodiaques méditerranéens non sémitiques

Puisque nous sommes remontés à Babylone, il peut être utile de compléter cette communication en donnant quelques renseignements sur la diffusion du zodiaque babylonien, source de toutes les nomenclatures que nous venons d'examiner, vers la Méditerranée.

Pour ce qui est de la Grèce, il apparaît qu'un certain nombre d'appellations des constellations de l'écliptique existaient déjà avant l'introduction du zodiaque. C'est le cas de *Ταῦρος*, le « Taureau », attesté chez Phérécydès de Syros³⁴. Nous avons ensuite – mais sous toutes réserves –, *Κρίος*, le « Bélier », et *Σκορπίος*, « le Scorpion », introduits, aux dires de Pline, par Cléostrat de Ténédos, soit vers 500 av. è.c., peut être aussi *Τοξότεας*, l'« Archer », *i.e.* le *Sagittaire*, vers 450 avec Démocrite. Les noms suivants parviennent à l'époque de la naissance du zodiaque. Sont ainsi attestés, vers 400, chez Euctémon : *Καρκίνος*, le « Crabe », *Λέων*, le « Lion », et *Αιγόκερως*, « Aux cornes de chèvre », *i.e.* le *Capricorne*. D'autres signes apparaissent un peu plus tard, vers 370-360, avec Eudoxe de Cnide, aux dires d'Hipparche : c'est le cas de *Δίδυμοι*, les « Gémeaux », de *Παρθένος*, la « Vierge », de *Χηλαί*, les « Pincettes », pour la *Balance*, de *Υδροχοεύς*, le « Verseau » et de *Ιχθύες*, les « Poissons ».

Nous avons une piste concernant le *Taureau*. Une coupe du VIII^e siècle livre en effet, sous une figure constellationnelle explicite, l'inscription <rs'/sr'>, « la Tête du

tage de l'araméen *gadyā*, « le Chevreau », que du babylonien *urīšu*, « la Chèvre », sans que cela implique qu'il s'agisse d'un animal jeune.

³³ Le zodiaque sanscrit présente bien des points communs avec les listes pahlavie et araméennes orientales (voir TABLEAU III), en particulier, *meṣa*, « l'Agneau », *kanyā*, « l'Épi », *d^hanus*, « l'Arc », *kumba*, « le Vase », et *mīna* « le Poisson ». Il est attesté depuis le *Yavanajātaka*, « L'Horoscopie des Grecs », ouvrage daté du III^e siècle de notre ère, cf. David Pingree, *The Yavanajātaka of Sphujidhvaja*, dans *Harvard Oriental Series*, t. XLVIII, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1978, notamment vol. I, pp. 45-49, pour le texte original, et vol. II, pp. 1-2 pour la traduction. Mais il s'agit là de la mise en vers d'un traité traduit d'un original alexandrin en 149-150. Notons aussi que cette liste est mentionnée par Al-Bīrūnī dans son *Kitāb al-āṭār al-bāqīya*, texte arabe, *op. cit.*, p. 193, et traduction anglaise, *op. cit.*, p. 173. Or, tout comme pour le zodiaque pahlévi, il y a tout lieu de penser que les appellations grecques se heurtèrent, lors de leur introduction en Inde, à la tradition d'une liste déjà existante et ne parviennent pas à s'imposer. Mais il est difficile d'en savoir davantage : la liste a-t-elle été introduite par des tablettes babyloniennes ou bien par des documents araméens à la faveur de la domination achéménide, ou bien encore en araméen ou de toute autre manière à une époque plus tardive ? Rien, à ce jour, ne nous permet de trancher.

³⁴ Pour les premières attestations des noms grecs, voir Anton Scherer, *Gestirnnamen bei den Indogermanischen Völkern*, Heidelberg : Carl Winter, 1953, pp. 165-173.

Taureau »³⁵, et c'est bien le protomé de l'animal en question que présente la figure grecque. Si, comme le veut la tradition, Phérécydès fut en contact avec Thalès de Milet, dont Callimaque nous dit qu'il connut des marins phéniciens la constellation d'Ἀμαζα, le "Chariot », *i.e.* la *Petite Ourse*, on peut envisager que nous avons là une voie possible pour l'introduction de la constellation du *Taureau* en Grèce. Une autre piste concerne la constellation de Τοξότης, l'Archer », dont on peut supposer que Démocrite l'a rapportée du voyage qu'il est présumé avoir fait à Babylone. Quant aux autres noms, ils sont parvenus aux Grecs par des voies non élucidées.

Quelques appellations méritent que nous nous y attachions spécialement. C'est le cas de Παρθένος, la « Vierge », pour le 6^{ème} signe zodiacal, qui ne correspond pas à son nom babylonien, AB.SÍN = *šubultu*, l'« Épi », dont ont hérité les listes araméennes orientales. Or, comme cela a pu être démontré dans un autre cadre³⁶, l'apparition de la figure de la *Vierge* est due à l'acclamation à l'imaginaire ouest-sémitique de celle de la déesse Šala, explicitement présentée dans les textes babyloniens comme patronne de l'étoile qui a donné son nom à cette constellation³⁷. Elle fut en effet vue, en Syrie, comme ʿAtta, parèdre de Haddad, dont le pendant ougaritique, ʿAnat – ʿAttā est le forme araméenne de ce nom – est connue comme *batūlat*, la « Vierge », épithète qui la suivra lorsque, fondue avec ʿAtar, elle deviendra Αταργαῖς – ʿAtar + ʿAttā –, elle aussi qualifiée de *παρθένος*. C'est là, selon toute probabilité, qu'il faut trouver l'origine commune de la *batultā* araméenne comme de la *Παρθένος* grecque. Le nom de cette figure a très bien pu se communiquer au grec, à une époque haute, par le phénicien.

Mais on peut également avancer l'hypothèse qu'Eudoxe, s'il s'agit bien de lui, ait disposé d'une liste complète des signes d'où il tira les appellations qui n'étaient pas encore connues en Grèce. Or, en son temps, existaient d'un côté de nombreux documents babyloniens contenant le zodiaque et, de l'autre côté, l'araméen était la langue officielle et langue parlée de l'Empire perse à l'ouest de l'Euphrate, si bien que les chances sont appréciables pour qu'une telle liste fut araméenne. Ici, un détail est digne d'intérêt : Ptolémée signale, dans un document qu'il fait remonter à 237 av. è.c., le nom de Ζυγός, le « Fléau », pour la *Balance*. Or il est curieux de constater que ce nom fait écho au *qanyā* (*šalmā*) des listes araméennes orientales qui, selon une hypothèse déjà argumentée, pourrait se relier

³⁵ Voir André Lemaire, « Coupe astrale inscrite et astronomie araméenne », in Yitzhak Avishur & Robert Deutsch (ed.), *Historical, Epigraphical and Biblical Studies in Honor of Prof. Michael Heltzer*, Tel Aviv-Jaffa : Archaeological Center Publications, 1999, p. 195-211.

³⁶ Roland Laffitte, « Sur l'origine du nom de la constellation de la Vierge », *Journal asiatique*, Paris, t. CCIXII, n° 1 & 2, 2004, pp. 63-73.

³⁷ On peut lire en effet dans un texte du VIII^{ème} s., exhumé à Ninive, dans la bibliothèque d'Assurnabanipal : mul.AB.SÍN d.ša-la šu-bu-ul-tu₄, *i.e.* « la constellation du *Sillon* [est] la déesse Šala [qui est] l'Épi d'orge », *cf.* la BM 86378, tab. I, col. II, l. 10, éditée par Hermann Hunger et David Pingree, in « MUL.APIN, An Astronomical Compendium in Cuneiform », *AfO*, Beiheft XXVI, 1989, p. 33.

au babylonien GI.GI = *qanū šalmu*, « le Fléau juste »³⁸. Cela ne nous indique certes pas si l'emprunt s'est fait par le truchement du babylonien ou de l'araméen, bien que l'époque de l'emprunt puisse faire pencher, en tout état de cause, pour un rôle de cette seconde langue dans la diffusion du nom vers la Grèce.

Passons rapidement sur le zodiaque égyptien, dont la liste est présentée sur le TABLEAU V³⁹. Il nous livre un nom original pour la *Balance*, à savoir <*ihy*>, « l'Horizon » qui est d'ailleurs à l'origine du symbole Ψ , toujours utilisé aujourd'hui pour ce signe du zodiaque. Deux autres noms présentent une variante des appellations connues ailleurs : il s'agit de <*rpyt*>, « la Princesse » pour la *Vierge* et de <*mw*>, « l'Eau » pour le *Verseau*. Les autres pourraient être indifféremment la traduction du grec comme du babylonien ou de l'araméen. Mais l'iconographie des signes zodiacaux est, sans contexte possible, d'origine babylonienne, comme l'attestent les deux zodiaques de Dendérah⁴⁰ : six des douze signes, dont le *Sagittaire*, correspondent bien à une iconographie purement mésopotamienne, laquelle ne se retrouve dans aucune représentation grecque connue. L'emprunt du zodiaque babylonien a pu ici se faire aussi bien sous la domination perse que sous les Lagides, et il n'est pas impossible que, dans les deux cas, l'araméen ait joué son rôle.

Il nous reste à examiner le zodiaque latin (voir toujours le TABLEAU V) d'où sont issus les zodiaques des différentes langues européennes. Les Latins ont, à première vue, traduit les noms grecs, ce qui donne la liste commune suivante, que nous trouvons au complet à partir de Cicéron⁴¹ : *Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo, Scorpio, Libra, Scorpio, Sagittarius, Capricornus, Aquarius* et *Pisces*. Mais, à y regarder de près, on s'aperçoit que si les noms grecs de la *Balance*, à savoir *Chlāi*, « les Pincés », et *Zugo/j*, « le Fléau », se retrouvent bien dans les noms latins *Jugum* ou *Chelae*, mais différent du nom le plus courant, à savoir *Libra*, « la Balance », qui exprime l'instrument de mesure, lequel n'est pas utilisé comme tel pour le signe zodiacal chez les Grecs. Nous trouvons également

³⁸ Voir « De Babylone aux Latins et aux Arabes : les noms de la constellation de la Balance », *loc. cit.*, pp. 329-333.

³⁹ On trouve la nomenclature du zodiaque égyptien dans Wilhelm Spiegelberg, « Die ägyptischen Namen und Zeichen der Tierkreisbilder in demotischer Schrift », *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, 1911, pp. 147-148 et tab. IV, ou encore dans Otto Neugebauer, « Demotic Horoscopes », *JAOS*, vol. 63, 1943, p. 115-117.

⁴⁰ L'iconographie égyptienne nous est connue, pour ce qui concerne les zodiaques les plus anciens, par celui du temple de Khnum à Esna (Esna A), daté du tournant du III^e au II^e siècle av. è.c., et aujourd'hui totalement détruit, mais dont nous avons la trace par la *Description de l'Égypte*, Paris : Imprimerie Impériale (puis Royale), 1809-22, *Antiquités*, vol. I, pl. 79 ; cf. aussi Otto Neugebauer & Richard A. Parker, *Egyptian astronomical texts*, t. III : *Decans, planets, constellations and zodiacs*, Providence : R. I. Brown University Press – London : L. Humphries, 1969, pp. 62 et 204, ainsi que pl. 29). Mais le plus fameux de tous est le zodiaque circulaire du temple d'Ator à Dendera (Dendera B), daté de 30 av. è.c., aujourd'hui exposé au musée du Louvre, cf. *Description de l'Égypte, op. cit.*, *Antiquités*, vol. IV, pl. 21, ainsi que Otto Neugebauer & Richard A. Parker, *op. cit.*, pp. 72 et 204, & pl. 35.

⁴¹ Voir André Le Boeuffe, André, *Les noms latins d'astres et de constellations*, Paris : Les Belles lettres, 1996, pp. &152-183.

d'autres dénominations qui ne sont pas les traductions d'appellations grecques répertoriées dans les documents parvenus jusqu'à nous : ainsi *Sagitta*, « la Flèche », pour le *Sagittaire*, qui fait écho à l'araméen *hetyā* « la Flèche »⁴², *Caper*, le Bouc », pour le *Capricorne*, bien plus proche de l'araméen *gadyā* « la Chèvre », que du grec *Aigo/kerwj*, « Aux cornes de chèvre », *Urna* pour le *Verseau* que l'on trouve déjà dans l'araméen *dōlā*, « le Baquet ».

Certes de telles appellations peuvent apparaître comme des synecdoques des figures du *Sagittaire*, du *Capricorne* ou du *Verseau*, que chacune d'entre elle exprimerait respectivement en tant que *pars pro toto*. Toutefois, telle manière de désigner est absente des textes grecs connus. En revanche, les noms qui en résultent sont bel et bien présents dans les listes sémitiques contemporaines des Latins, où ils constituent même la façon usuelle de nommer les signes considérés. Or de telles listes devaient circuler dans les provinces d'Orient et, en particulier à Alexandrie, continument irriguée, au moins jusqu'à milieu du II^{er} siècle de notre ère, c'est-à-dire à l'époque de Claude Ptolémée, par l'apport d'astrologues chaldéens et syriens, comme en témoignent la renommée de Teukros de Babylone ou celle de Vettius Valens, alexandrin d'origine syrienne. La présence de ces appellations suggère donc l'hypothèse que les auteurs latins firent une large utilisation de ce que, à côté de la *Sphaera graecanica*, le philosophe Publius Nigidius Figulus, ami de Cicéron, nommait la *Sphaera barbarica*, dont les riches matériaux furent constamment renouvelés par ces apports orientaux⁴³.

Parvenus au terme de ce panorama, il est possible de dresser la généalogie suivante : le tronc est constitué par le zodiaque babylonien qui peut prendre différentes formes dont sont issus les listes araméennes que nous pouvons regrouper en deux grandes branches : 1. les listes araméennes occidentales qui, concurremment à des listes babyloniennes, ont donné a. les zodiaques grec, égyptien et latin, mais aussi b. l'hébraïque et le syriaque occidental ; et 2. les listes orientales, qui, toujours concurremment à des listes babyloniennes, sont à l'origine a. des listes moyen perses –pahlévie et chorasmienne –, d'où viennent une partie des noms persans modernes, ainsi que et sanscrits, et b., par le truchement des listes syriaques orientales et mandéenne, des listes sudarabique et arabe : c'est cette dernière qui a nourri, avec les noms traduits du grec, la riche nomenclature persane, concurremment aux listes d'origine autochtone, ainsi que les noms turcs ottomans qui ont, à leur tour, été traduits en turc moderne.

⁴² C'est toujours aujourd'hui le symbole ♎ qui exprime le signe zodiacal de la *Balance*. Il est né en Égypte mais il s'agit probablement d'un héritage sémitique : nous avons déjà rencontré en effet le mandéen *hityā* (voir *supra*) qui se rattache peut être au babylonien *maḥiṣ uṣṣi*, littéralement « le Lanceur de flèche », c'est-à-dire « l'Archer », expression akkadienne qu'Arthur Ungnad a proposé, pour le logogramme PA.BÍLSAG, la lecture *maḥiṣ uṣṣi*, littéralement « Celui qui tire la flèche » et qui pourrait donc être un synonyme de *qaštu*, terme qui peut signifier « l'archer » – et pas seulement « l'arc » –, cf. « Besprechungskunst und Astrologie in Babylonien », *AfO* 14, p. 257, n. 48. Ajoutons que la flèche est l'attribut de Ninurta, dieu de la guerre et de la chasse, dont PA.BÍLSAG est précisément une manifestation.

⁴³ Voir à ce sujet Franz Johannes Boll, *Sphaera*, Leipzig : B. G. Teubner, 1903, et notamment « III. Teil. Geschichte der Sphaera barbarica », pp. 349-464.